

28. Val-Richer, Dimanche 27 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Collection : [1837 \(25 août - 7 septembre\)](#) - [Voir les autres notices de cette collection](#)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Mandat local](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)



[32. Paris, Mercredi 30 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-27

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- J'ai à écrire ce matin trois ou quatre lettres indispensables
- mais il était impossible de ne pas commencer par vous. Un quart d'heure seulement puis je vous quitterai pour aller à mes devoirs.

Publication inédit

Information générales

Langue Français

Cote

- 114, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/421-425

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°28 Dimanche 27. Une heure

J'ai à écrire ce matin trois ou quatre lettres indispensables ; mais il m'est impossible de ne pas commencer par vous. Un quart d'heure seulement ; puis, je vous quitterai pour aller à mes devoirs. Est-ce sur que je vous quitterai ? Je passerais si doucement ma journée à vous écrire. Au moins, si je vous quitte, vous saurez ce qu'il m'en a coûté, n'est-ce pas ? L'absence qui est toujours intolérable, ne peut être tolérée qu'à une condition, la confiance, la parfaite sécurité du cœur. Le Ciel veut de la foi ; et partout où il y a de la foi, il y a quelque chose du ciel qui adoucit toutes les amertumes de la terre.

2 heures

Voilà les visites du Dimanche qui commencent. Je voudrais bien ne pas être trop interrompu aujourd'hui. Vous avez raison de faire aussi, des visites, outre la distraction vos dettes seront payées. Payez aussi vos dettes de lettres si vous en avez encore. Je vous le recommande comme si cela était nécessaire pour que vous fussiez libre, bien libre la semaine prochaine. Ne trouvez-vous pas qu'on prend plaisir à multiplier les précautions, les arrangements, à entrer, sans la moindre nécessité dans les plus petits détails ? Il y a une importance qui se répand sur toutes choses et leur prête à toute sa grandeur. Moi, j'ai déjà réglé toute ma course de Compiègne. J'irai après demain mardi chercher ma mère et mes enfants à Trouville. Je les ramènerai ici mercredi, à la rigueur, en forçant. personnes et chevaux, je pourrais revenir le mardi soir ; mais je soigne encore mon reste d'enrouement ; et Mad. de Meulan, que j'emmène a quelque envie de se promener un peu au bord de la mer. Il faut penser au plaisir de ceux avec qui l'on vit et qui vous aiment n'est-ce pas ? Je suis sûr que vous y pensez beaucoup que vous êtes très bonne, très attentive pour vos entours.

10 heures et demie

J'ai mal pris mon jour pour désirer de ne pas être interrompu. Comme j'écrivais mes lettres de devoir, deux visiteurs me sont arrivés de treize lieues, un neveu de Mad. Récamier et un de nos plus habiles paysagistes, M. Alligny. Il a pris fantaisie à celui-ci de venir dessiner une vue du Val Richer. Je les ai reçus, promenés, et je viens seulement de les envoyer coucher. Ils repartiront demain, après déjeuner. Savez-vous ce qui m'arrive à chaque, incident de la vie aux plus petits incidents ? Je me dis. Cela me plairait si..... Cela m'amuserait si Comme le si n'y est pas, cela ne me plaît ni ne m'amuse. Cependant je me plais, je m'amuse, intérieurement à imaginer à me raconter tout bas ce qui serait, ce qui se dirait, comment toutes choses se passeraient si le si était là. C'est ce que j'ai fait depuis 4 heures, en marchant, en causant, en cherchant le plus joli point de vue, pour le paysagiste en prenant du thé ce soir. Ou je me trompe fort ou ces messieurs m'ont trouvé aimable et sont contents de mon accueil. Ils ont vraiment cru qu'en leur parlant c'était à

eux que je pensais. Mais j'ai trop parlé. Je suis enrôlé ce soir. Ce n'était pas la peine. Je vais me coucher. Adieu. Ce n'est pas le vrai adieu. Celui-ci à demain, après avoir reçu votre lettre. Pourquoi pas deux adieu ? Il y en aura deux, Madame et je vous promets que l'on ne nuira point à l'autre.

Lundi 3 heures

Il pleut horriblement. J'attends le facteur depuis dix heures. Enfin le voilà. Comment tant de joie peut-elle en une seconde, succéder à tant d'ennui ? Que de choses je voudrais vous dire ! Mais il faut que le facteur reparte tout de suite. Adieu. Adieu Je crois que le second vaut mieux que le premier. G.

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur114

Date précise de la lettreDimanche 27 août 1837

Heureune heure

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 28. *Val-Richer, Dimanche 27 août 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven*, 1837-08-27.

Éditeur : Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 18/01/2022 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/927>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 14/01/2020
